

éloignée, à travers ces soixante-quatorze ans, à travers toutes ces batailles et toutes ces guerres qui avaient passé sur cette vie et avaient tout effacé de son âme, voilà que revient vivant à ce vieillard le souvenir de sa mère et des prières qu'elle lui avait apprises, quand il était tout petit enfant, et voilà que, de lui-même, il se mit à en retrouver toutes les paroles ; je les vis sortir de son âme, comme si tout cela y eût été enfoui et reparaisait tout à coup à la lumière, et, s'interrompant à chaque verset : "Oh ! disait-il, oui... je me souviens : "Notre Père qui êtes aux cieux..." C'est cela... "Que votre nom soit sanctifié..." C'est bien cela encore ; je m'en souviens... "Que votre règne nous arrive..." Oui, je me souviens d'avoir récité tout cela ; oh ! comme c'est beau ! cette prière !... et, arrivé à ces mots : "Pardonnez-nous nos offenses," c'est surtout cela, disait-il, dont je me souviens ; c'est ce qui m'a rappelé tout le reste ; ma mère me faisait dire cela, quand j'avais commis quelque faute..." Il acheva ainsi toute la prière, et puis il me demanda de la répéter avec moi ; il ne se lassait pas de la redire.

Voilà ce qu'avaient été, pour ce vieillard, ces prières qu'une pieuse mère lui avait apprises dans son enfance, germes précieux déposés dans son âme et longtemps enfouis ; mais enfin, ils étaient là, et au moment suprême, sous un rayon favorable de la grâce de Dieu, ils éclataient et devenaient la lumière de sa dernière heure et de son éternité ! Enfin le voyant fatigué, je le quittai, promettant de revenir bientôt et dès qu'il serait reposé. Je revins bientôt effectivement ; car je désirais extrêmement lui donner la Sainte Communion. Il communia dans les sentiments de la piété la plus vive ; tout lui avait été révélé avec ces deux prières et je n'avais plus rien à lui apprendre...

Et je me souviens encore d'une de ces choses, comme il y en a souvent, qui sont pour moi, à elles seules, des preuves certaines, inattendues, mais éclatantes de la divinité de Jésus-Christ. Je lui avait laissé un petit Crucifix, lui disant qu'il n'y en avait peut-être pas dans son hôtel ; il m'avait répondu en souriant qu'en effet il n'y en a pas souvent dans les auberges. Je reviens le lendemain à cinq heures du matin. Je demandai de ses nouvelles ; son neveu et sa nièce me dirent qu'il avait extrêmement souffert toute la nuit. Je m'approche de lui ; eux restèrent à quelque pas. Je lui demandai comment il allait. "Mais cela va très bien, dit-il.— Pourtant, repris-je, on me dit que vous avez beaucoup souffert, cette nuit..." il me répondit : "Ils vous ont dit cela... Ils ne savent pas que vous m'aviez laissé un consolateur." Et alors, tirant de dessous ses draps sa main décharnée, et me montrant le petit crucifix que je lui avait donné, et qu'il n'avait pas quitté. "Voilà, dit-il, celui qui me consolait ; j'ai redit toute la nuit *Notre Père et Je vous salue Marie* ; c'est ce qui fait que je n'ai pas souffert..."

MGR. DUPANLOUP.